

LES DEUX GÉANTS.

Le soleil commençait à descendre derrière les montagnes, et la brise du soir apportait les senteurs embaumées de la campagne dans les rues de Bagdad. Un jeune garçon, d'environ seize ans, était appuyé contre la porte d'une maison. Son visage d'une beauté mâle, semblait resplendir aux dernières lueurs du jour. A le voir, on devinait qu'il ne se contenterait point d'exercer dans la vie les humbles fonctions d'employé ou de marchand, mais que, de manière ou d'autre, il devait arriver au commandement : il y avait pourtant des rayons de douceur à travers l'audace de ses regards.

Il était déjà là depuis quelques instants, lorsqu'un bruit d'armes et de chevaux retentit tout-à-coup dans l'une des rues qui conduisaient à la place. Le jeune Persan détourna les yeux et aperçut le grand visir suivi des principaux officiers de son palais. Presqu'au même instant le murmure d'une grande foule se fit entendre à l'entrée de la seconde rue, et un homme portant le costume des sages parut suivi de tous ses disciples. Les deux cortèges se rencontrèrent au milieu de la place, se croisèrent, puis s'éloignèrent en sens opposé.

Le jeune garçon venait de les voir disparaître, lorsqu'un vieillard qui avait ouvert doucement la porte de sa maison, derrière lui, posa une main sur son épaule.

— Tu regardais passer le visir avec ses cavaliers, et le sage Noushou avec ses disciples ? dit-il.

— Oui, répondit le jeune homme ; et je me demandais lequel je devais prendre pour protecteur, puis tous deux proposent de me faire une place dans la vie.

— On choisit l'arbre d'après les fruits, observa le vieillard.

— Je le sais père, reprit Barzauyeh ; mais comment choisir le fruit lui-même ? Le visir commande à des nations entières, au nom du calife ; Noushou a soumis à ses doctrines toutes les doctrines toutes les intelligences. L'un est le maître par la force, l'autre par la sympathie ; lequel des deux a la meilleure part ?

Le vieillard ne répondit rien, et demeura quelque temps la tête penchée comme s'il cherchait dans sa mémoire ; enfin, se tournant vers Barzouyeh :

— Connais-tu l'histoire des deux géants de la vallée de Cachemire ? demanda-t-il.

— Je ne la connais pas, répondit le jeune garçon.

Le vieillard lui fit signe de s'asseoir, et, après un court silence, il commença ainsi :

« Dans les temps primitifs vivaient au fond de la vallée de Cachemire deux Géants, l'un appelé Azam-le-Terrible, l'autre Nagel-le-Béni. Aucun homme ne vivait auprès d'eux, si bien que la nature entière leur appartenait.

« Or, à cette époque, le monde visible n'était point ce qu'il est devenu plus tard. Le souffle dont Dieu avait animé les choses et les êtres était encore dans toute sa chaleur, et établissait une communication entre toutes les parties de la création. L'homme comprenait l'air, la terre, les animaux, les plantes, et, bien qu'il fût leur maître, participait à leur vie.

« Un matin que le soleil s'était levé dans toute sa magnificence. Nazel-le-Béni parut au détour d'un côteau. Il était tel que Dieu l'avait créé, noble et beau dans son innocente nudité, et il marchait en chantant tout haut sa pensée :

« Voici le jour, disait-il, et je redescends dans la vallée pour visiter mon empire ; car j'aime tout ce qui vit autour de moi, depuis le grand arbre jusqu'à l'imperceptible fleur qui s'épanouit dans les tentes du rocher ; depuis le roi des forêts jusqu'à la mouche bourdonnante.

« C'est moi qui relève la liane à demi abattue et qui lui donne un appui ; c'est moi qui conduis le ruisseau au milieu des arbres altérés, et qui répands sur le roc dépouillé la semence des fleurs qui doivent le revêtir un jour